

Le médecin lui tâta le pouls de nouveau, lui fit un grand nombre de questions, après quoi il écrivit une longue ordonnance, installa près de lui une des femmes de la maison, à qui il fit les recommandations les plus minutieuses sur les soins qu'elle aurait à lui donner; et il sortit, annonçant qu'il ne tarderait pas à revenir.

Aussitôt après son départ, M. Durand appela son valet de chambre.

—Allez, lui dit-il, chez M. Lerouttier; vous le préviendrez que je me suis trouvé subitement indisposé, gravement indisposé, et que je le prie de venir me voir immédiatement. S'il n'est pas chez lui, vous le chercherez. Il faut que vous le trouviez.

M. Lerouttier avait été son camarade de collège, il était banquier, on le croyait riche; M. Durand, qui était toujours resté très lié avec lui, lui avait confié ses intérêts.

Quand le malade le vit entrer, il lui tendit la main, il le remercia de l'empressement qu'il avait mis à se rendre à son appel; en même temps, il fit signe à la personne qui le soignait de les laisser seuls.

Celle-ci se leva pour obéir; puis, se rappelant les instantes recommandations du médecin, elle hésita, et fit observer à son maître qu'il pourrait avoir besoin de ses services.

—Je sonnerai, lui répondit-il.

—Mais si Monsieur avait sa crise, il ne pourrait pas...

—Lerouttier me donnerait les gouttes.

—Très volontiers, fit celui-ci. Dites-moi seulement ce qu'il y aurait à faire.

—Monsieur a déjà eu plusieurs crises violentes; si elles revenaient, il faudrait mettre, dans un peu de la tisane qui est là, deux gouttes de la liqueur brune contenue dans cette petite fiole, et le lui faire prendre de suite; à moins que Monsieur ne préfère m'appeler.

—S'il n'y a que cela à faire, je remplirai très bien l'office de garde malade.

—Monsieur a bien compris, deux gouttes seulement. Le docteur a dit que c'était un poison violent, et qu'une dose un peu trop forte pourrait amener une catastrophe.

—C'est compris, et, le cas échéant, j'aurai soin de ne pas dépasser la dose indiquée.

—C'est bien. Allez, Louise, interrompit le malade visiblement impatient.

Et dès que la porte fut fermée:

—Mon cher Lerouttier, je t'ai fait appeler parce que je n'ai plus que quelques moments à vivre.

—Toi! allons donc, mon cher; mais tu n'as rien... une simple indisposition, dont le docteur te débarrassera en quelques jours.

—Le docteur ne peut rien contre mon mal; je crois même qu'il n'en a pas soupçonné la nature: il attribue mon état actuel à une maladie à laquelle il a donné un grand nom, bien savant, et je n'ai pas de maladie.

—Mais alors?

—Mon cher, je vais mourir.

—Encore!

—Je vais mourir, parce que je l'ai voulu: je me suis empoisonné.

—Toi!

—Oui, moi. Écoute, Lerouttier. Tu es mon meilleur ami: il faut que je te dise toute la vérité. Ne m'interromps pas: mes minutes sont comptées; je ne suis pas certain de pouvoir aller jusqu'au bout.

Tu sais que j'ai dissipé toute ma fortune; il ne me reste plus que les 200,000 fr. qui sont entre tes mains et quelques billets de mille francs que mon notaire m'a envoyés hier: c'est le produit de la vente du dernier lambeau de mes propriétés.

J'ai jamais le luxe, j'ai jamais le plaisir: j'ai dépensé sans compter. Quand j'ai vu l'abîme vers lequel je marchais, il me restait à peine la dot de ma femme; je l'ai mise entre tes mains, espérant que ton habileté réparerait mes fautes... Nous n'avons pas été heureux: les jeux de bourse ont presque tout englouti.

—Tu sais, mon ami, que j'ai toujours cherché à t'arrêter dans cette voie; toutes les spéculations que j'ai tentées pour toi, c'est toi qui les as voulues.

—Je ne te fais pas de reproches, Lerouttier; je te rends au contraire pleinement justice, et je te remercie: tu as été pour moi un ami sincère et dévoué. Mais, il faut bien le reconnaître, nous avons été malheureux.

Hier soir, j'ai reçu, pour le ministre,

une dépêche qui aura certainement pour résultat de produire une forte hausse sur les fonds publics. Je l'ai gardée, avec la pensée d'en faire mon profit. Je voulais te donner les 30,000 fr. que j'ai entre les mains, avec ordre d'acheter pour mon compte tout ce que tu aurais trouvé à vendre à la bourse d'aujourd'hui; puis j'ai réfléchi: cette action serait de ma part une félonie, et, si elle était découverte, ce serait pour moi le déshonneur. D'autre part, ce terrain est bien glissant, je le sais par expérience: en supposant même que le secret me soit bien gardé, si l'opération réussissait, et elle réussirait certainement, je vendrais la recommencer. Après deux ou trois succès, viendrait une défaite, et toute la fortune de mes enfants y sombrerait. Il leur reste très peu; mais ce peu, je ne veux plus le leur voler. C'est à la suite de ces réflexions que j'ai pris le seul moyen de me garantir contre ma faiblesse. Je me suis décidé à en finir avec la vie.

M. Durand s'arrêta un instant: ses forces s'épuisaient.

—Tu dois te tromper, observa Lerouttier: tes enfants auront plus que tu ne pense. Charles est majeur depuis plus d'un an, et tu as dû lui remettre sa part de la fortune de sa mère.

—Je ne lui ai rien remis: à cette époque, j'étais tellement obéré, qu'une liquidation était impossible sans faire découvrir ma ruine complète; la moitié de la fortune de ma femme n'existait déjà plus. J'ai persuadé à mon fils qu'il valait mieux attendre la majorité de sa sœur; et, pour l'empêcher de se plaindre, je lui ai fourni pour ses plaisirs tout l'argent qu'il désirait. Maintenant, laisse-moi terminer.

Ce que je n'ai pas voulu faire moi-même, je te demande de le faire pour mes enfants. Tu vas ouvrir mon bureau; dans le second tiroir de gauche, tu trouveras trente billets de mille francs: ils sont là, avec ton compte, tes quittances et la dépêche. Avec ces 30,000 fr. comme couverture, achète à l'ouverture de la bourse, et pour le compte de mes enfants, achète jusqu'à la limite du possible; puis tu publieras le contenu de la dépêche, tu diras que tu la tiens de moi. Ma mort expliquera suffisamment le retard que j'aurai mis à la transmettre au ministre. Pour le reste, je m'en rapporte à toi, à ta bonne amitié, à ton entente des affaires.

Le malade se souleva et prit une clef sous son oreiller.

—Tiens, dit-il, ouvre le tiroir de gauche.

Le banquier fit ce que son ami lui demandait, et revint auprès du lit. Après avoir compté les billets, il les fit disparaître dans sa poche en disant:

—Tu peux être certain, mon cher Durand, que tes dernières volontés seront religieusement exécutées.

—Merci, Lerouttier. Je te recommande mes enfants, ma fille surtout, ma pauvre petite Marguerite. Elle est bien jeune pour se trouver sans appui: elle a à peine quinze ans. Mais je crains peu pour elle: c'est l'image vivante de sa mère.

—Ne veux-tu pas la voir?

—Non: le spectacle de la mort serait trop effrayant pour sa jeunesse. Elle est à sa pension; tu la feras prévenir quand tout sera fini.

—Et ton fils?

—Charles est absent de Paris; il ne doit rentrer que ce soir ou demain. Oh! mon ami, que je souffre...

A ces mots, les traits du malade se contractent; ses mains se crispent; une sueur froide ruisselle sur ses tempes. Le banquier se dit qu'il va être témoin d'une crise; mais il est tellement bouleversé par ce qu'il voit et par tout ce qu'il vient d'entendre, qu'il oublie les recommandations de la femme de chambre. M. Durand fait un violent effort, et lui dit à demi-voix:

—Les gouttes, Lerouttier; vite, les gouttes...

—Ah! pardon, j'oubliais...

Il verse un peu de tisane dans la tasse; puis il prend la fiole de poison, et compte deux gouttes. A cet instant, une pensée infernale lui monte au cerveau: il voit à côté de lui, encore ouvert, le tiroir où il a pris les billets, et où se trouvent son compte et ses quittances... Le moribond est là, les yeux fermés, inconscient de ce qui se passe autour de lui... Il est seul: aucun témoin pour déposer contre lui. Alors il incline de nouveau la fiole, et verse dix à douze gouttes de la dangereuse liqueur.

Il approche ensuite la tasse des lèvres

de son ami, dont il a soulevé la tête.

Le malade boit, et tombe aussitôt dans une profonde torpeur.

Le banquier fixe sur lui un regard anxieux; il tremble, il a peur, un frisson glacial lui parcourt les veines, il n'ose faire un mouvement... On lui a dit que quelques gouttes de trop pouvaient amener une catastrophe, la mort sans doute. Mais dans quelles conditions? avec quelles circonstances? Quel sera le résultat de l'attentat qu'il vient de commettre? Cette torpeur doit-elle se prolonger? le moribond ne va-t-il pas crier? Si l'on venait! si l'on découvrait son crime!

Dix minutes se passent ainsi, dix minutes d'angoisses indicibles, dix minutes d'horribles tortures. Tout à coup le malade se soulève; ses deux bras battent l'air; ses yeux hagards, demeurément ouverts, semblent ne rien voir; puis il retombe: un tremblement nerveux agite tous ses membres; il se tord dans une suprême convulsion, pousse un soupir, et meurt.

Lerouttier lui met la main sur le cœur; et quand il s'est assuré que tout est bien fini, que M. Durand a cessé de vivre, alors cet homme, qui était tout à l'heure aussi livide, aussi agité que le moribond, reprend tout à coup son sang-froid. Il va s'assurer que personne n'est dans la chambre voisine; puis il referme la porte avec soin et va droit au bureau, prend tous les papiers contenus dans le tiroir d'où il a retiré les billets de banque, les examine les uns après les autres, choisit tous ceux qui peuvent lui être utiles, fait disparaître le tout dans ses poches, referme le tiroir, et replace la clef sous l'oreiller.

Cela fait, il se retourne et regarde de tous côtés, comme pour s'assurer de nouveau que personne n'a été témoin des infamies qu'il vient de commettre; il interroge des yeux le tapis, les meubles, tous les coins de la chambre, pour être bien certain qu'il n'a laissé aucune trace révélatrice. La fiole de poison l'inquiète: ne pourrait-on pas s'apercevoir qu'il en a versé une quantité plus considérable que celle qui lui a été indiquée? Mais non. Elle est encore presque pleine: il n'a rien à craindre de ce côté.

Toutes ses mesures sont bien prises: il faut appeler maintenant. Alors il passe le bras gauche sous la tête du mort, et de l'autre main il saisit le cordon de la sonnette, qu'il secoue violemment à quatre ou cinq reprises successives.

Les domestiques se précipitent dans la chambre.

—Vite! leur crie-t-il, hâtez-vous, M. Durand vient d'avoir une crise terrible. Louise, préparez les gouttes.

—Monsieur ne les a pas données?

—Je n'ai pas eu le temps; et puis il faisait de si violents efforts, que je pouvais à peine le contenir.

La femme de chambre apprête la potion et s'approche pour la faire prendre au malade; mais elle se recule en poussant un cri:

—Mon Dieu! monsieur est mort!...

—Mort! vous croyez?

—Oh! j'en suis certaine.

Lerouttier se retire vivement et se laisse tomber dans un fauteuil, en se cachant la tête dans les deux mains.

—Mort! ce pauvre ami! Oh! cela ne peut pas être... Courez chercher le docteur... Mon Dieu! Pauvre ami!

Quand le médecin arriva, il ne put que constater que tout était fini en effet. M. Durand avait cessé de vivre.

Le banquier était toujours là, absorbé par l'immense douleur que lui causait cette perte si cruelle et si subite. Interrogé par le docteur sur ce qui s'était passé au dernier moment:

—Hélas! dit-il, je n'ai plus aucune raison de cacher la vérité: M. Durand est mort empoisonné.

—Ceci est grave, Monsieur. Êtes-vous certain de ce que vous affirmez? Si un crime avait été commis, je devrais...

—Il n'y a pas eu de crime, comme vous l'entendez du moins. Le malheureux s'est suicidé. Ce matin, aussitôt après votre départ, il m'envoya chercher. Nous étions très liés; il disait même que j'étais son meilleur ami, et il avait en moi la plus grande confiance. Je suis resté plus d'une demi-heure avec lui: il m'a longuement parlé de ses affaires, de ses enfants, de ses dernières volontés; puis, comme je cherchais à le détourner de l'idée de sa mort, il leva sur celui-ci les indications contenues dans le premier, en faisant seulement de sa maladie: Non, me répondit-il, il ne

guérira pas mon mal, parce qu'il n'en connaît ni la nature ni la cause; je suis seul à savoir la vérité, et je n'ai pas voulu parler... Je me suis empoisonné cette nuit.

—Je m'en doutais, Monsieur, et la médication que j'avais prescrite n'avait d'autre but que de combattre les effets du poison.

—J'en suis convaincu, continua Lerouttier; mais je répète ses paroles sans y rien changer. J'allais le quitter et je comptais me rendre tout d'abord chez vous, afin de vous prévenir, quand tout à coup il a été pris d'une crise épouvantable; j'ai voulu lui donner la potion que vous avez ordonnée, mais je n'en ai pas eu le temps: j'ai dû le tenir pour l'empêcher de se jeter hors de son lit, et de se briser la tête contre les murs; cela a duré peut-être une minute; enfin, j'ai pu saisir le cordon de la sonnette: on est arrivé, et ce sont les domestiques qui m'ont fait remarquer qu'il venait de rendre le dernier soupir... Je ne tenais plus entre mes bras que le cadavre de mon ami.

—Les symptômes que j'avais constatés ce matin et la mauvaise volonté évidente qu'il mettait à répondre à mes questions m'avaient donné la presque certitude de ce que vous m'apprenez; mais je me demande à quelle cause on peut attribuer une semblable détermination. M. Durand était un homme heureux à tous les points de vue: position très honorable, fortune magnifique, deux enfants charmants.

—Docteur, en fait de fortune, on ne connaît pas toujours exactement la sienne, et jamais celle des autres.

—Mais ce luxe, ce train de vie?

—Cachait une ruine complète, on peut parler plus exactement, ont amené cette ruine. J'étais son banquier; depuis longtemps je le savais fortement obéré, et ce matin il m'a avoué que, de toute sa fortune, qui avait réellement été fort belle, il ne lui restait plus rien.

—Je comprends tout maintenant: il n'a pas eu le courage de continuer la lutte; et pourtant il aurait dû vivre, au moins pour ses enfants. Il lui restait ses appointements: il aurait pu dissimuler encore sa situation, et, en gagnant quelques années, il aurait marié sa fille et placé son fils.

—Il ne s'est pas senti la force de décroire; en face du désastre il a manqué d'énergie, il a perdu la tête.

—Je plains ses pauvres enfants. Il me reste maintenant un devoir à remplir. Il y a eu mort violente: je dois en informer l'autorité.

—Faites votre devoir, docteur. Je rentre un instant chez moi pour donner quelques ordres; puis je reviendrai, et j'aurai à m'occuper de la triste mission qu'm'incumbe de préparer son fils et sa fille à subir le double coup qui les frappe. Les gens de la maison savent mon adresse: si l'on avait besoin de moi avant mon retour, on n'aurait qu'à m'envoyer chercher.

Lerouttier, rentré chez lui, s'enferma dans son cabinet; puis il jeta sur son bureau tous les papiers qu'il avait dérobés dans le tiroir de son ami, et se laissant tomber sur une chaise, il resta quelque temps immobile, le front penché, le regard fixe.

—Assassin et voleur! dit-il enfin. Qu'ai-je fait? grand Dieu!... Puis, se redressant subitement:

—J'ai fait ce que font tous les hommes qui veulent arriver. J'étais ruiné! j'allais être obligé de déposer mon bilan. Ces 230,000 francs me sautent: tant pis pour les autres! Demain ils seront doublés par l'opération de bourse qu'il avait combinée. Oh! oui, je la ferai, mais les bénéfices en seront pour moi. La voilà, cette dépêche! je ne l'enverrai ni demain ni après-demain; elle est et restera perdue. L'ambassade, ne recevant pas de réponse, en enverra une seconde; mais cela prendra quelque temps, que je saurai mettre à profit. Au feu donc la dépêche! au feu mes dernières quittances!... au feu la lettre par laquelle je reconnais lui devoir encore 200,000 francs!... C'est infâme; mais pas de faiblesse. La vie est une lutte de chacun contre tous: tant pis pour les plus faibles! leur destinée est de succomber. Il ne s'agit plus maintenant que de balancer son compte.

Il prit alors dans un tiroir de son bureau deux petits livrets semblables: l'un portait cette indication: Compte particulier de M. Durand; l'autre était blanc. Il releva sur celui-ci les indications contenues dans le premier, en faisant seulement de temps à autre quelques corrections. Co